

Métiers

Des femmes, des livres et des bibliothèques

L'histoire du féminisme a pris son envol dans les années 1970, avec l'essor de ce mouvement, mais elle ne s'est pas intéressée aux femmes bibliothécaires. Il a fallu attendre deux décennies supplémentaires pour que l'histoire des bibliothèques soit véritablement abordée. Une nouvelle étape est franchie avec ce livre qui montre comment les femmes ont commencé à s'y faire leur place à partir de la première moitié du XX^e siècle.

ISABELLE ANTONUTTI, *Bâtisseuses de la lecture publique. Une histoire des premières bibliothécaires, 1900-1950*, préface d'Arlette Farge, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2024, 174 p, 25 €

Le XIX^e siècle est pour les bibliothèques celui du catalogue, réalisé par des savants qui s'intéressent fort peu en revanche à la lecture publique. La plupart des bibliothèques se trouvent dans une misère profonde masquée par le prestige de quelques grands établissements parisiens. Vers 1900, il existe aussi dans toute la France une dizaine de milliers de bibliothèques populaires dont les moyens sont le plus souvent limités. Dans ces établissements pris en charge par les religieux, les associations, le patronat et les syndicats, les femmes ne jouent qu'un rôle marginal.

Les pionnières

La première bibliothécaire connue est en fonction en 1906. La situation des bibliothèques commence alors à évoluer en raison du lent recul des érudits et de l'arrivée des premières femmes. Elles vont contribuer à structurer la profession et jouer un rôle important dans la modernisation de la lecture publique durant le demi-siècle qui suit. Issues en majorité de milieux privilégiés, beaucoup sont soutenues par leurs mères dans leurs choix professionnels. Les réformes scolaires républicaines de la fin du XIX^e siècle accélèrent leur entrée dans l'enseignement supérieur : leur nombre passe de 3 % en 1900 à 12 % dix ans plus tard. La volonté d'instruire cède peu à peu à celle de la formation d'un métier. La première femme entre à l'École des Chartes en 1906 ; dix-sept ans plus tard, elles sont 4 contre 13 hommes. C'est également 13 hommes qui se présentent en 1908 au Certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire (CAFB) ; mais aucune femme. En 1924, sur 24 postulants on compte 13 femmes. L'évolution est donc indiscutable, mais elle ne concerne qu'une part infime de la société puisque à la fin des années 1940, 4 % seulement des Français fréquentent régulièrement une bibliothèque.

Avant même la fin de la Grande Guerre, l'aide américaine aux bibliothèques se fait sentir par le biais d'organisations telles que le Comité d'aide aux régions dévastées (CARD) et le *Book Committee of Children's Libraries* (BCCL). Ces organisations soutiennent la reconstruction de plusieurs bibliothèques et contribuent à la fondation d'établissements novateurs, tels que l'Heure joyeuse et la bibliothèque Fessart à Paris. L'entrée croissante des femmes dans la profession durant les années 1930 coïncide avec une période de changements dans les bibliothèques. Le rapport des femmes au travail s'inscrit dans une évolution générale, caractérisée par des progrès en matière d'égalité des sexes et de droits des femmes. À sa fondation en 1906, l'Association des bibliothécaires français compte une seule femme parmi ses 195 membres ; en 1923, elles sont 14 sur 267. En 1912, les 58 postes de la Bibliothèque nationale, de l'Arsenal et de la Mazarine sont tous occupés par des hommes ; vingt ans plus tard, 51 hommes et 19 femmes se répartissent les 70 postes de la Bibliothèque nationale.

Au lendemain de la Grande Guerre, la majorité de ces femmes sont catholiques, à l'heure où la moitié des Français le sont. La plupart d'elles ne sont pas mariées à une époque où le mariage constitue souvent un frein à une carrière. Érudites pour la plupart, ces femmes

assurent leur indépendance grâce à leur travail. Elles profitent des progrès de la formation de bibliothécaire réalisés alors au sein des associations et des syndicats. Elles sont particulièrement dynamiques dans des nouveaux domaines et en particulier la lecture pour la jeunesse : Claire Huchet puis Marguerite Gruny dirigeront l'Heure joyeuse de sa création en 1924 aux années 1960. Certaines enfin sont de grandes voyageuses.

Préjugés machistes tenaces

Toutefois, ces pionnières doivent se frayer leur chemin dans un monde essentiellement régi par des hommes qui ne leur laissent qu'une place réduite. Les préjugés machistes restant tenaces, ces femmes sont loin d'être toujours bien acceptées dans la profession, y compris par certains de ses modernisateurs, tels qu'Eugène Morel. L'immense majorité des fonctions de direction reste assurée par des

Féminicide

La fin d'une imposture ?

Retour à Hélène Rymann, doublement victime d'Althusser.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI, *Althusser assassin. La banalité du mâle*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2024, 96 p, 10 €

Novembre 1980, Paris, École normale supérieure : Althusser étrangle sa femme, Hélène, née Rymann, qui voulait le quitter. Les autorités de l'ENS parviennent à le faire admettre à l'hôpital où il restera quelques semaines. À la demande du juge chargé de l'affaire, trois psychiatres examineront le philosophe pour évaluer s'il était « en état de démence » au moment du meurtre, ou s'il était conscient qu'il était en train de réaliser un homicide involontaire. Ces expertises amèneront à un non-lieu, c'est-à-dire à l'abandon des poursuites judiciaires. Althusser continuera de bénéficier d'une renommée considérable en France comme à l'étranger jusqu'à sa mort en 1990, et ensuite : paradoxalement, son meurtre y contribuera. Dans son autobiographie publiée en 1992 – la première édition vendue à 35 000 exemplaires est traduite dans une dizaine de pays – Althusser se présente comme irresponsable de ce meurtre qu'il explique par son histoire personnelle sur laquelle il s'étend avec complaisance.

Machisme décomplexé

Ce philosophe, alors au centre du monde intellectuel, ignore en revanche totalement sa victime, tout en manifestant un machisme décomplexé. Le féminisme comme mouvement social et d'un point de vue théorique a pourtant connu un nouvel essor depuis les années 1970. Mais Althusser, dont le récit est la seule source du meurtre, se présente comme une victime de la femme qu'il a tuée. Il n'hésite pas à écrire qu'elle le considère comme un « monstre » ; c'est pourquoi elle lui aurait « demandé de l'aider... en la tuant ». En détournant l'attention sur ses propres souffrances, un tel discours occupe tout l'espace au détriment de celui de la victime. Cette démarche est encouragée par de nombreux intellectuels, journalistes, etc. qui présentent Althusser comme fragile, doux, sensible, etc. Représentants d'une élite masculine machiste et misogyne, nous aurons la charité de ne pas les citer.

En revanche, Hélène Rymann a disparu du

discours de son assassin comme de celui de ses thuriféraires. Elle a milité au Parti communiste avant la guerre puis a participé à la Résistance dans la région de Lyon sous le nom de Legotien. Durant la Guerre froide, elle a été exclue du Parti pour hitléro-trotskyisme ou accusée faussement d'avoir été à la solde de la Gestapo, à moins que ce soit de l'Intelligence Service ; Althusser a lui-même voté son exclusion du Parti. Hélène Rymann a participé à des recherches sociologiques sur le travail et a signé de nombreux articles ; certains n'ont pas été publiés. Le scandale réside autant dans le comportement d'Althusser que dans la complaisance médiatique dont il a bénéficié. Les choses se passeraient certainement de nos jours de façon différente, en raison de l'apparition sur la scène publique depuis 2017 du mouvement #MeToo. Mais aujourd'hui encore, en France comme dans de nombreux pays, un homme tue sa compagne ou son ex-compagne en moyenne tous les trois jours.

Dans ce contexte, le travail des femmes suscite de nombreuses oppositions, y compris dans les métiers du livre et chez les syndicats :

« la femme doit rester à la maison pour s'occuper de ses enfants ». Si elle exerce malgré tout une profession, « elle doit être intelligente, travailleuse, méthodique, consciencieuse et dévouée ». Mais, dans les faits, elle demeure toujours une citoyenne de seconde zone : on le sait, les femmes n'obtiennent pas le droit de vote avant 1944. Certaines se sont engagées sous diverses formes dans la lutte contre l'occupant durant la Seconde Guerre mondiale. À partir de la Libération, la féminisation de la profession est favorisée par la démocratisation et la modernisation de la société ; mais cette évolution s'effectue avec lenteur.

La plupart de ces femmes ont été oubliées ou, dans le meilleur des cas, méconnues jusqu'à nos jours. Ce livre met fin à ce silence en retraçant dans une seconde partie le parcours de soixante-quatre de ces pionnières. C'est dire tout son intérêt.

Michel Dreyfus

Concept

Quand la vérité s'évapore

HÉLÈNE FRAPPAT, *Le gaslighting ou l'art de faire taire les femmes*, Éditions de l'Observatoire, 2023, 288 p, 21 €

Le *gaslighting* est une forme de manipulation qui consiste à jouer sur les perceptions d'une proie, le plus souvent une femme, dans le but de la faire douter d'elle, de sa mémoire et finalement de sa santé mentale. Cela peut aller du simple déni par le tourmenteur de moments pénibles qu'il a pu faire subir à sa victime jusqu'à la mise en scène d'événements étranges en vue de la désorienter, voire de la rendre folle. Le film de Georges Cukor, *Gaslight* (Ingrid Bergman, Charles Boyer, 1944) en donne une illustration fondatrice : un mari pousse sa femme à croire qu'elle perd la tête en l'isolant et en modifiant de petits éléments de l'environnement. Il la fait douter de sa perception quand elle s'inquiète des variations lumineuses de l'éclairage au gaz. En fait, tous les soirs, le mari s'attèle à fouiller le grenier de la demeure héritée par sa femme, à la recherche de bijoux ayant appartenu à la tante de cette dernière, tante qu'il a précédemment assassinée par cupidité.

Hélène Frappat déplie l'expression du *gaslighting* pour souligner combien ce dernier prolonge l'attentat contre la victime en instillant le doute et en inversant les rôles : l'abuseur serait innocent et la victime à l'origine même du crime. Le pédocriminel ne serait pas responsable puisque l'enfant l'aurait provoqué. Althusser n'aurait tué sa femme que pour la libérer de ses tourments et à sa propre demande... inconsciente. Britney Spears aurait été placée sous la tutelle de son père pour la protéger d'elle-même. Le public convaincu par l'inversion se fait ainsi complice : « le monstre » sacré du cinéma n'aurait glissé ses gros doigts dans la culotte de la jeune figurante que pour son plaisir à elle.

Le *gaslighting* est une des modalités de l'effacement (de « l'évaporation ») de la réalité ou de son inversion. C'est un mode pervers de domination. Il trouve ses prolongements politiques dans les dictatures, l'illibéralisme ou le trumpisme par exemple.

Florent Le Bot

1 – Edward P. Thompson, *Misère de la théorie. Contre Althusser et le marxisme anti-humaniste*, Paris, Éditions L'Echappée, 2015. (cf. *L'ours* 456, mars 2016).